

Ana Arzoumanian

Deux poèmes

traduits de l'espagnol par Claude Bleton

Debajo de la Piedra

*Nada debajo de la piedra.
Nada del titubeo.
Nada debajo del abismo que aprieta,
nada debajo del desabrigo.
Eso de frágil,
de débil,
de quebradizo,
lo retendré en mí,
una línea de aire
preparando su luz.*

*Hay crepúsculos atascados
en las ventanas del deseo.
Hay un olor opaco y un sopor
en mi ropa de entrecasa.
En ningún lugar, en las calles
de ningún lugar,
mi corazón te habla.*

*La maldita desgarradura,
el abandono de la voz.
El mismo zumbido
de mezquitas viejas.
Y otra vez el vacío
como reguero de cables
en la torsión del cuello.
Sentada debajo de la mesa, espero.
Cuando tu lengua
amasa besos en otra boca
todo el cuerpo que se agacha, duele.*

*Una casa es un lugar
donde se duerme,
donde se apilan sucios los platos.
Algo que fue
en las manchas de los manteles.
Restos de carne cocida
como en las sábanas los remiendos.
Sucia se amontona la ropa en canastos.*

Sous la Pierre

Rien sous la pierre.
Rien, aucune hésitation.
Rien sous l'abîme qui oppresse,
rien sous le dévêtement.
Ce brin de fragilité,
d'inanition,
de précarité,
je le retiendrai en moi,
un filet d'air
préparant sa lumière.

Il est des crépuscules qui se bousculent
aux fenêtres du désir.
Il est une odeur opaque et une torpeur
dans mes vêtements d'intérieur.
Nulle part, dans les rues
de nulle part,
mon cœur te parle.

La maudite déchirure,
l'abandon de la voix.
Le même bourdonnement
de vieilles mosquées.
Et de nouveau le vide
tel un flot de fils
dans la torsion du cou.
Assise sous la table, j'attends.
Quand ta langue
pétrit ses baisers dans une autre bouche
le corps gémit, tout recroquevillé.

Une maison est un lieu
où l'on dort,
où s'empile la vaisselle sale.
Un lieu qui existait
avant les taches sur les nappes.
Des résidus de viande cuite
comme des reprises dans les draps.
Le linge sale s'entasse dans la pаниère.

*Se suma, se junta, se aprieta
en la casa donde sueño
escribiendo palabras
sobre mi agua herida.*

Ta main
rejoint, se joint, se presse
dans la maison où je rêve,
sur mon eau blessée.

Tiré du recueil Debajo de la piedra (1998)

El Ahogadero

L'étouffoir

*Hasta el hueso
sus impecables manos.
Sin el filo la cuchilla
divide en trozos
y ya no duele.
El aplazo impúdico,
narcótico despiadado,
paciente hilvana
sobre el miedo.
Y de a ratos,
poco a poco,
adormece.
Érase que es,
la adiestrada impostura.*

Jusqu'aux os
ses mains impeccables.
Hors du tranchant le coutelas
coupe en morceaux
et le mal disparaît.
Le report impudique,
narcotique implacable,
tisse patiemment
sur la peur.
Et par moments,
peu à peu,
assoupit.
Il était une fois qui est,
l'habile imposture.

*No hay manera de salir
de la síntesis del relato;
alguien cede.
Alguien contra la pared,
en el grito sordo de las cosas, se reduce
a quietud de pasillos, de zanjones,
al resudar de sábanas en la siesta.
Alguien aturdido gira, no sabe
cuánto tiempo pasa dónde
cuando cede.
Así, como interrupción del hambre
se distancian las piernas,
en un aire continuo, invariable;
tan calladamente pegajoso
como líquido espeso de arena
que se empasta en la lengua, vela
el cuerpo desnudo;
la inexorable trampa
de las uñas rasgando
la pollerita cerrada.*

Pas moyen de sortir
de la synthèse du récit ;
quelqu'un cède.
Contre le mur,
dans le cri sourd des choses, quelqu'un
se réduit à la paix des couloirs, des fossés,
aux moiteurs dans les draps de la sieste.
Abasourdi, quelqu'un tourne, ne sait pas
combien de temps passe et où
et quand il cède.
Ainsi, telle une interruption de la faim
où les jambes s'écartent,
dans un vent continu, invariable ;
aussi muettement poisseux
qu'un liquide épais de sable
qui s'empâte sur la langue,
le corps nu veille ;
l'inexorable piège
des ongles déchirant
la jupe nouée.

*Y la otra sangre
la que no corre,
la del olor ácido*

Et l'autre sang,
qui ne coule pas,
qui a l'odeur acide

de las mujeres
de la sangre que no les corre.
La sutura de las piernas,
su puntiaguda rigidez, algo
mutilado invisible sobre la arena,
sobre la arena hasta el mar,
hasta el mar que se come el barco;
sobre la arena del destierro que disuelve
se bebe las tinajas de lunares,
y el aire cerrado, cóncavo,
paladas en la respiración, que empuja
arrastra los raídos vestidos
de las mujeres
de la sangre
que no les corre.

No es un cuchillo
de lámina fría,
de perfil en ángulo
hasta el mango espeso;
la promesa del límite.
Sin ningún hasta dónde
de lo húmedo.
Si fuese un cuchillo
se quedaría de pie
sobre eso que resiste.
Si fuera,
lo limpiaría después,
y al guardarlo, no recordaría.
Porque los cuchillos no recuerdan.
Si fuera,
cada vez que pusiera mis manos
en los bolsillos,
lo sentiría me diría
'aquí está, ahora sí, ahora no podrán'
me diría no importa la hora el lugar
'intenten ahora, ahora si pueden'.
En plural, porque él no se cansa
y no siente olores, no ve,
entonces no le importa,
no sabe distinguir.
Y como no distingue
no se ahoga, no se marea.
No es,
porque si pongo mis manos
en los bolsillos
y no salen sangrando,
herida de muerte,
desangrada.
Si no me ven chorreada;

des femmes
du sang qu'elles ne perdent pas.
La suture des jambes
sa rigidité pointue, détail
mutilé invisible sur le sable,
sur le sable jusqu'à la mer,
la mer qui dévore le bateau ;
sur le sable de l'exil qui dissout
on boit aux jarres ornées de grains de beauté,
et le vent confiné, concave,
pelletées sur la respiration, qui emporte
et entraîne les vêtements élimés
des femmes
du sang
qu'elles ne perdent pas.

Ce n'est pas un couteau
à lame froide,
au profil en biais
jusqu'au manche épais ;
la promesse de la limite.
Sans aucun jusqu'où
de l'humidité.
S'il était un couteau
il resterait debout
face à ce qui résiste.
S'il l'était,
je l'essuierais après usage
et l'oublierais après l'avoir rangé.
Car les couteaux oublient.
S'il l'était,
chaque fois que je mettrais les mains
dans les poches,
je le sentirais et me dirais
« il est là, oui, et maintenant ils ne pourront pas »
je me dirais qu'importe l'heure le lieu
« qu'ils essaient maintenant, s'ils osent ».
Au pluriel, parce que lui ne se fatigue pas
ne sent pas d'odeurs, ne voit pas,
alors peu lui importe,
il ne sait pas distinguer.
Et comme il ne distingue pas
il ne se noie pas, ne s'évanouit pas.
Il n'est pas,
car je mets les mains
dans les poches
et ne les ressors pas en sang,
blessée à mort,
perdant mon sang.
On ne me voit pas ruisselante ;

*si no estoy.
 No es un cuchillo,
 una guillotina,
 un hacha,
 una hoz.
 No es una daga,
 una lanza.
 Los curtidores no lo reconocerían,
 ni los afiladores.
 Ellos vienen dos veces al mes, me dicen
 ‘Señora, ¿tiene algo para afilar?’
 Y qué les contestaría yo sobre esto
 que no es una navaja,
 un puñal,
 un sable,
 que si fuera
 serviría también para la comida.
 Lo sabe el panadero, el carnicero.
 Que también sirve para curar,
 lo sabe bien el médico.
 Si fuera un cuchillo
 hoy, a esta hora,
 si fuera de mi mano lo que olvido,
 si fuera de su filo espejado
 me vería en él como por una hendija,
 no digna, no bastante para,
 no bastante.
 No es.
 Es de lo que no hay.
 No hay.
 Y no.
 Y es un llanto que no alcanza,
 porque no es un cuchillo y no termina más.*

et donc je ne le suis pas.
 Ce n'est pas un couteau,
 une guillotine,
 une hache,
 une faux.
 Ce n'est pas une dague,
 une lance.
 Les tanneurs ne le reconnaîtraient pas,
 ni les rémouleurs.
 Ils passent deux fois par mois et me disent
 « Madame, vous avez quelque chose à aiguiser ? »
 mais que leur répondrais-je,
 que ce n'est pas un couteau,
 un poignard,
 un sabre,
 sinon
 je m'en servirais aussi pour manger.
 Boulangers et bouchers le savent.
 Qu'il sert aussi à soigner,
 le médecin le sait bien.
 Si c'était un couteau
 aujourd'hui, à cette heure,
 si j'étais de ma main ce que j'oublie,
 si j'étais le reflet de sa lame
 je m'y verrais comme par une fente,
 pas digne, pas assez pour,
 pas assez.
 Il n'est pas cela.
 Il n'est pas de ceux-là.
 Pas de ceux-là.
 Il n'est pas.
 Il est un pleur qui n'émeut pas,
 car il n'est pas un couteau et n'en finit pas.

Tiré du recueil El ahogadero (2002)

Poétesse et essayiste, Ana Arzoumanian, est née en 1962 à Buenos Aires (Argentine), où elle vit. Auteure de recueils de poésie tels que *Debajo de la piedra* (Sous la pierre, 1998) et *El ahogadero* (L'Étouffoir, 2002), de nouvelles et de récits comme *La mujer de ellos* (La Femme des autres, 2001) et *La granada* (La Grenade, 2003).